

adresser au bureau du Journal
à 8 h 11 heures du matin et
à 2 h 10 heures du soir.

Éditeur et Administrateur : J. PIEDRAS 277 (premier étage)

III Année Num. 569--444

UNION FRANÇAISE

PETIT JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR - J. G. BIRON DUBARD

MONTEVIDEO -- Jeudi 16 Mars 1898

Une perche suspecte

La gazette officielle s'est levée hier matin dans un état d'ahurissement impossible à décrire.

Elle qui ne s'étonne de rien, selon le conseil d'usage, est restée bouche bée et les yeux écarquillés, en présence du projet substitutif de M. Ramirez dans l'affaire de Minas.

Les mots ordinaires ne suffisent pas pour peindre sa surprise, l'argot seul a un vocabulaire assez expressif pour la circonstance, car c'est là bien véritablement ce qu'il convient de qualifier d'épouvante.

Il faut avouer aussi que les six sénateurs qui ont signé la proposition se sont montrés d'une désinvolture bien faite pour surprendre le patron qui croyait, les tenir à la suite.

Nous croyons pourtant que l'officielle gazette se trompe de parti pris quand elle affirme que la surprise a été générale et que chrétiens et paillardons ont été épatés avec elle et comme elle.

La véritable surprise générale eût été si des hommes justement réputés pour leur probité et leur clairvoyance se fussent prêtés à la sanction des manœuvres effrontées qu'on a employées pour faire triompher euvés et contre tout la candidature de M. Ellauri.

La complaisance, même quand elle est rétribuée à raison de quatre cent cinquante piastres par mois, a des bornes que l'on ne saurait franchir, pour peu qu'on ait gardé encore le sens des convenances et le souci de la dignité personnelle.

Quand on a la passé et les traditions de José M. Muñoz et de Carlos A. Berro, quand on s'appelle Carlos Maria Ramirez, Marin Aguirre ou José L. Tauri, il est des vilénies, avec lesquelles on ne saurait pactiser.

N'est-ce point trop déjà que, pour des raisons de famille ou de politique, par un esprit d'aveuglement de conciliation, de pareils hommes soient amenés à transiger avec la fraude et à lui tendre la perche ?

Car c'est là, en définitive, la signification du projet de résolution substitutif présenté par M. M. Berro, Ramirez et autres.

Une assemblée véritablement éprise de légalité et de justice n'aurait pas recouru à de tels expédients.

Dès le premier moment, elle eût ordonné une enquête parlementaire et déferé à la justice criminelle les individus reconnus coupables des attentats signalés contre le collège électoral de Minas.

Les honorables auteurs du projet substitutif n'ont pas eu cette énergie, ou ils ont cru devoir servir les intérêts présents du pays en recourant à une sorte de cote mal taillée, qui reste forcément insuffisante pour la morale publique, et suspecte pour l'opinion.

Et c'est ainsi qu'ils ont été amenés à formuler une proposition qui justifie tout à la fois nos défiances et les critiques des amis du Gouvernement.

Car si, « La Nación » exceptée, tout le monde approuve l'annulation de l'élection de Minas, il s'en faut que la dissolution du Collège Electoral apparaisse à tous également justifiée.

Enfin constitutionnel, il est plus que douteux que le Sénat ait le droit de licencier un collège électoral, sous prétexte que titulaires et suppléants s'accusaient mutuellement des pires fautes ; et en fait, beaucoup d'honnêtes gens se demandent si l'élection d'un nouveau collège électoral pourra se faire dans des conditions d'équité irréprochables.

La morale publique demandait des résolutions plus vives et une conclusion plus nette. Il est fâcheux que la politique et la constitution actuelle du Sénat ne permettent point de lui donner pleine satisfaction.

Et c'est pourquoi la perche tendue au Gouvernement par quelques-uns des honorables membres du Sénat reste suspecte.

Le Gouvernement toutefois aurait tort de se résigner, et le pays fera sagement de s'y résigner.

CONSERVATION DE LA VIANDE FRAICHE

ET LE MINISTRE DE LA GUERRE EN FRANCE

Le ministre de la guerre adresse au président de la République un rapport, publié au Journal officiel, résumant les travaux antérieurs relatifs à la conservation des viandes fraîches par le froid et faisant connaître l'état actuel de cette question.

Antérieurement, l'administration de la guerre se bornait à alimenter la population militaire, c'est-à-dire à constituer l'approvisionnement du siège de la garnison. Dans ces conditions, relativement restreintes, l'emploi du bœuf sur pied pouvait paraître un moyen suffisant.

Mais dès l'instant qu'on se propose d'alimenter la population tout entière (dont le chiffre, dans le camp retranché de Paris, atteint trois millions d'habitants), l'emploi d'un tel moyen devient impraticable. De là l'idée des procédés artificiels de conservation.

Sur 2 sixièmes furent instituées une commission composée de savants, sous la présidence de M. Berthelot, et une commission de spécialistes, présidée par le général Delambre. Les travaux de ces commissions ont établi que la viande congelée à une basse température peut, même après une conservation de très longue durée, être substituée à la viande fraîche sans inconvénient, qu'en cet état elle a toutes les propriétés de la viande ordinaire ; qu'il n'y a ni redouter ni avaries, ni difficultés de service, ni répugnances chez les consommateurs.

Il est démontré, en outre, que des distributions de cette viande peuvent se faire, même sans précautions particulières, à des distances du magasin frigorifique répondant à des durées de transport de deux jours à deux jours et demi, par les plus grandes chaleurs.

Des établissements de conservation ont été créés en France ; mais ces installations ne réalisaient habituellement que la conservation à court terme ; elles ne suffisaient plus, dès lors, à effectuer la congélation à cœur, qui est de la viande conservée, est indispensable pour une longue conservation ou pour les transports ; mais, la congélation une fois faite, la conservation peut se maintenir avec des appareils frigorifiques ordinaires, et même, dans ces conditions limitées, le concours de l'industrie privée peut devenir précieux et économique.

M. de Freycinet considérait la période des expériences comme close ; c'est l'exécution qu'il faut préparer, et voici la solution que présentait le ministre de la guerre dans le camp retranché de Paris, où la question est particulièrement difficile.

Le premier lieu, la ville de Paris, a adhéré en principe à la création d'établissements frigorifiques urbains et, de concert avec le département de la guerre, vient d'ouvrir un concours pour une première installation aux abattoirs de la Villette.

En second lieu, la commission présidée par le général Delambre propose d'utiliser les nombreuses industries parisiennes pourvues de machines à froid. Il suffirait, dans ces établissements, de faire, au dernier moment, des transformations déjà étudiées pour procéder soit à la conservation, soit même à la congélation des viandes.

Le service serait donc assuré en combinant les ressources des établissements de la municipalité parisienne, celles d'un certain nombre d'industries existantes et en créant quelques installations nouvelles.

Le sacrifice à demander à l'Etat pour sa part contributive dans le camp retranché de Paris paraît ne pas devoir excéder 2 millions et demi, alors que les prévisions d'origine, faites en 1883, avaient porté ce chiffre à 9,600,000 francs.

M. de Freycinet ajouta que, par l'utilisation, qu'il préconisait des établissements frigorifiques de Paris en temps de guerre, on économiserait 23 millions de fourrages.

INCENDIE DU LYCÉE

ES ARTS ET MÉTIERS A RIO JANEIRO

Dans la nuit de dimanche 26 à lundi 27 février dernier cet important établissement d'enseignement populaire fut complètement détruit par un incendie, que l'on suppose dû à quelque imprudence des employés de l'établissement.

Le feu se manifesta vers 10 heures 12 avec la plus grande violence.

M. le Dr. Bettencourt da Silva, directeur, qui habitait au second étage du pavillon de la façade, avec sa famille, eut à peine le temps de se sauver lui et les siens, avec leur linge de corps. Une autre famille, celle d'un ouvrier, qui habitait dans les fonds put aussi s'échapper.

L'excellent corps de pompiers comparut avec sa prestesse habituelle ; mais l'eau manquait, ou plutôt la pression était presque nulle. Grâce à cette déplorable circonstance tous les pavillons de l'établissement ne furent touchés qu'un vaste foyer, d'où les flammes s'élevaient à une hauteur effrayante, formant le plus terrible spectacle. Toutes ces constructions intérieures ayant jusqu'à trois étages, étaient légères ; et le mobilier tout de bois, les lampes et autres boiseries, fournissaient le combustible à la voracité des flammes.

La bibliothèque, contenant plus de 4 000 volumes et d'importantes collections, fut détruite ; c'est à peine si quelques livres purent être jetés par les fenêtres.

Une partie du mobilier du pavillon de la façade, rez de chaussée et premier étage, fut transportée sur la place par des personnes du peuple.

Tout le reste est détruit, sauf la façade qui est restée debout avec une partie du pavillon. Les pompiers dirent son bonjour à sauver les habitations contigües, et ils y réussirent avec peine, au côté surtout de la rue d'Adjutaria et de la Becco São Gonçalo, dont les habitants avaient mis dehors leur mobilier.

On assigna de qu'un accident, un homme du peuple, blessé alors qu'il travaillait au sauvetage du mobilier.

LES AVEUX

Un épisode original emprunté aux « Souvenirs de Hollande » que publie la « Nouvelle Revue internationale ».

Petit vieux tout ratatiné, à petits pas trébuchant, de sourires, elle portait sur son bonnet blanc un chapeau noir, forme bergère, garni de dentelles roses, et sur sa robe grise, une longue mante noire frangée de floches de soie.

C'était par une belle matinée de juin, alors qu'on s'achève les champs de tulipes, qu'elle vint sonner à la porte de la maisonnette que nous habitons aux environs de Harlem.

« Vous savez, dit-elle, avec un clinement d'yeux, il y a tout, avec... Je tiens à tout avouer... De quoi était-il question ?

« Oh ! oui, tout avoué, répétait-elle d'une voix douce... Il est sûr de son affaire, n'est-ce pas ?

« Certainement ! répandis-je à tout hasard, et même d'un air convaincu, car il m'était venu à l'esprit la solution de l'énigme : cette pauvre petite vieille est folle...

« Mais non, me disais-je, tant qu'elle n'a pas dit de mal de moi, mais elle cherche à me qu'en dire. Comme j'hésitais encore à lui offrir, elle me tira elle-même d'embarras, en me disant, insinuante, « Ne voudriez-vous pas m'acheter l'œuf ? » — « C'est pas cher, tout ce que je veux, c'est un œuf intéressant. Puis, c'est une bonne œuvre, petite jeune femme... » et elle m'observait de côté, le chapeau penchant.

« Mais si, je l'achète !

« Alors, toute guillerote, elle tira de dessous sa mante un grand canotier de fer-blanc, auquel sont enfilés des centaines de petits carreaux de papier, roses, bleus, verts, bruns ; elle en arracha un qu'elle me tendit, et je lui remis la pièce blanche.

« Vous dire ce qu'elle m'a dit de petits carreaux, ce qu'elle appela de « bénéfices » sur ma tête et sur celle de mes futurs enfants serait impossible.

« Elle partit enfin, et je la suivis des yeux : avant d'entrer dans une villa voisine, elle se retourna, et me fit de la tête et de la main un dernier adieu.

« Quand elle eut disparu, je regardai le billet que j'avais pris pour un horoscope de déesse de bonne aventure et j'y lus avec effroi : « Het Bekenenis van den Moordenaar van Haarlem. » (Aveux de l'assassinat de Harlem).

Il s'agissait d'un assassinat commis quelques mois auparavant, l'assassin, arrêté le lendemain du crime, avait été jugé, et exécuté. Et moi, que touché de la Grèce reposant (ainsi s'appela le bulletin), il avait tout avoué : les

motifs de l'assassinat, le lieu, l'heure ; — il avait même la lique l'aurait eu écrit caché le long d'une rue qui lui avait servi à trancher la cou de la victime : c'était dans un champ de jacinthes, près d'un ruisseau, sous une touffe de fleurs bleues.

Et toute cette histoire était accompagnée de citations bibliques, de métaphores florissantes : elle se terminait par ce distique proverbial :

Or, sachez qu'il n'existe pas un fil, si fin soit-il, qui ne vienne un jour au soleil.

Le soir on voyait passer des groupes de villageois tenant des « Aveux » multicolores : ils se parlaient bas, avec des airs effrayés, — se passionnant pour cette tragique histoire...

Je questionnai notre femme de ménage et j'appris qu'on était très friand de ces petits bulletins ; que l'imprimeur les faisait par centaines ; que chaque nouvelle phase d'une instruction judiciaire, et qu'ils se vendaient comme du pain.

« Pour mon compte, ajouta-t-elle, j'en conserve plus de cent dans mon vieux almanach : les dimanches d'hiver, après vêpres, nous les lisons quelquefois, et je vous assure que cela nous passe bien le temps.

MME O. GEVIN CASSAL.

LA BUDGET DES CULTES

À LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris 10 février 93.

La discussion du budget avait été d'abord assez paisible. On avait expédié sans vacarme les travaux publics et les finances bellegues semblaient sommeiller.

Le budget des cultes a rallumé les passions. Je n'arrive pas à comprendre le feu qu'on y met. Les philophses qui j'en parlent me répondent que c'est un feu de paille, que nous ne pouvons avoir l'idée à Paris, le duel enragé du « Culte du Commerce » contre le convent d'en face. Alors, alors...

C'est Mgr d'Hulst qui a pris la parole le premier. On était fort calme jusqu'à ce moment où il a vu se diriger vers la tribune ; mais à peine a-t-il paru que les esprits se sont échauffés. A ce diapason habituel de colère qui déconcerte les gens à sang-froid.

Mgr d'Hulst a prononcé un discours d'une modération exemplaire, et il faut bien le dire, inaccoutumée, sans désarmes, ne fut-ce qu'une seconde, les adversaires de la religion et de l'Eglise. Je crois bien qu'ils ne se sont même pas aperçus de ce changement de ton.

La prévention est chez eux si forte et si enracinée qu'elle ressemble à une espèce de scapulaire.

Ils reliront demain, à tête reposée, ce discours, qui a l'importance d'une véritable déclaration de paix ; mais ils n'admettront ; à aucun prix, qu'un homme, qu'un prêtre, comme Mgr d'Hulst puisse porter la paix dans le pli de sa soutane. Voici bien pourtant, je pense, le rancun d'olivier.

Mgr d'Hulst. — Vous nous dites l'attitude du Gouvernement et de la majorité envers le catholicisme se résume dans ce mot : neutralité.

Où, c'est ce que vous nous répondez toutes les fois que nos réclamations se font entendre. Vous nous dites : nous observons la neutralité, et vous, les catholiques, vous créez la persécution chaque fois qu'on ne défère pas à vos désirs.

Voix à gauche. — C'est bien cela ! Après avoir démontré que la neutralité absolue et même la neutralité relative, particulière, sont de pures chimères, l'orateur a résumé ce qu'il entendait les rapports de l'Eglise et de l'Etat, un régime spécial qu'il a qualifié d'un seul mot : une libéralisme bienveillant.

Cette définition fera fortune, et vous pouvez tenir pour certain que les libéraux bienveillants va réveiller toutes les polémiques.

Dans la bouche de l'orateur, ce langage, quel qu'il fût, avait une autorité incontestable ; et, aussi bien, celui qui s'exprimait ainsi du haut de la tribune y a insisté, d'une manière tout à fait explicite, dans sa conclusion.

Mgr d'Hulst. — C'est un des plus grands torts des partis que de se dénier réciproquement la sincérité. De quel droit suspectez-vous la sincérité de l'un, quand vous parlez de la sincérité de l'autre ?

On m'accuse de porter la guerre. J'ai exposé simplement des faits dont j'ai apporté la preuve, et je conclus en demandant au Gouvernement et à la majorité d'être équitables et de vouloir bien traiter les catholiques et l'Eglise pour ce qu'ils sont.

Cela veut dire : traiter les catholiques comme des citoyens français, la manière que nous pratiquons, même fonctionnaires, ils ne trouvent pas dans leur religion un titre d'infériorité ou de faveur.

Vraiment les libéraux ; quant à l'Eglise, trop ambitieuse en employant ce terme, j'y vois conseil de la coexistence, non comme une alié suspecte, mais comme une alié saine, capable de rendre aux institutions qui vous sont chères des services peut-être inattendus mais dont M. le ministre des affaires étrangères avait bien reconnu tout le prix.

Une allée, et cela, qui apportera à jamais la paix sociale, un concours nécessaire et précieux. (Très bien ! très bien ! sur divers bancs.)

Quoi ! faut-il pour vous l'assurée ? Il faut l'appeler à votre politique le caractère que tout à l'heure j'ai défini : c'est tout simple : un libéralisme bienveillant. (Applaudissements à droite.)

M. Charles Dupuy, ministre des cultes, s'est aussitôt levé pour répondre, et nous avons enfin assisté à une discussion intéressante. Le ministre n'a pu éviter, dans l'état des esprits et des parties, qu'une position intermédiaire. Naturellement, il l'a prise, et il a prononcé un des ces discours à base de faits, sans les radicaux de droite et la droite dédaignée.

Le centre s'est ému, et j'ai vu le billet que j'avais pris pour un horoscope de déesse de bonne aventure et j'y lus avec effroi : « Het Bekenenis van den Moordenaar van Haarlem. » (Aveux de l'assassinat de Harlem).

Il s'agissait d'un assassinat commis quelques mois auparavant, l'assassin, arrêté le lendemain du crime, avait été jugé, et exécuté. Et moi, que touché de la Grèce reposant (ainsi s'appela le bulletin), il avait tout avoué : les

motifs de l'assassinat, le lieu, l'heure ; — il avait même la lique l'aurait eu écrit caché le long d'une rue qui lui avait servi à trancher la cou de la victime : c'était dans un champ de jacinthes, près d'un ruisseau, sous une touffe de fleurs bleues.

Et toute cette histoire était accompagnée de citations bibliques, de métaphores florissantes : elle se terminait par ce distique proverbial :

Or, sachez qu'il n'existe pas un fil, si fin soit-il, qui ne vienne un jour au soleil.

d'aucune tracasserie. Je ne connais que la loi de mon pays et je la ferai observer. Si c'est dans ses conditions que la paix peut se faire, elle se fera.

M. d'Hulst, s'exprimant par la bouche de M. d'Hulst, prétendait traiter d'égal à égal avec l'Etat dont elle est une fonction et une subordination (Applaudissements), alors la paix peut se faire encore, mais dans ce cas, je dis à M. d'Hulst et à ses amis : Commencez ! (Interjections.)

Le ministre a précédé de la suppression son interlocuteur avait fait allusion, et il a établi — ce qui est bien la vérité — que l'administration n'en arrivait à qu'après de longues enquêtes et toujours avec regret. La portée qu'il a tracé, à ce propos du clergé français, n'est pas d'un peintre vulgaire.

M. le ministre des cultes. — Rentons aux choses à leurs proportions. Sous prétexte de libéralisme bienveillant, nous faisons du clergé français une caste à part.

Il nous récrute plus dans les classes élevées, dans les classes riches, mais presque toujours dans les familles rurales.

Pourquoi ne pas le considérer comme accomplissant ses fonctions d'Etat sous le contrôle de l'autorité religieuse (Eclats de rire à droite.)

Vous nous parlez de réconciliation et de rapprochement, ne vous apaisez-vous donc pas de votre discours de ceux qui s'opposent au lieu de rapprocher (Très bien ! très bien) !

Quant à moi, je le répète, ce clergé, fils de France, enfant du sol et de la gloire, a le droit de se prévaloir de la société française ; il est mêlé à la nation, j'en suis sûr, et il y reste mêlé. (Applaudissements.)

On en souleva, on en souleva d'autres, mais préalablement le passage à la discussion du budget des cultes, c'est-à-dire la mutation du budget des cultes, a été voté, malgré une vive opposition de M. Hubbard, par 372 voix contre 158.

La discussion s'est engagée ensuite sur le budget des cultes, l'article 5, qui met à la disposition de la Commission et du Gouvernement. La Commission a réduit le crédit d'une somme de 30,000 francs, avec cette signification qu'il ne serait pas versé aux vicaires qui viendraient à se présenter, au cours de l'exercice, dans les évêchés non conciliaires.

Le ministre a demandé le rétablissement du crédit, et M. Poin a appuyé la réclamation du ministre. Le chef de la droite constitutionnelle a proposé à cette occasion un discours éloquent qui emprunte à des circonstances une importance spéciale. L'Assemblée interrompue la bataille par un renvoi à demain, je mesure à quel point la place que le discours de M. Poin doit occuper.

Quel qu'il en soit, il n'est pas impossible que ce débat discussion produise une certaine détente. Ce n'est pas sans que les observateurs perspicaces n'aient pu saisir dans les explications échangées de part et d'autre un vif accent de bonté et un égal besoin de réconciliation.

« Notre merveilleux Vivier, inventeur du cor, avait cessé d'avoir de l'esprit, et Carafa, le célèbre auteur du chef d'œuvre de « Masaniello », croyait assister à la naissance du macaroni. »

L'omellette d'un librettiste : « Remontez fort haut, et fort affairé, de la première les « Masaniello » de Saint-Georges, dit à sa femme qu'il soupait volontiers. Mais à l'office, on ne découvre que du bouilli froid et de la salade. Cependant il s'attable avec délices, soudain, un coup de sonnette... Qui peut venir à pareille heure !... C'est Saint-Georges, l'auteur du poème, affamé, lui aussi. — Ma foi, mon cher, vous partagerez la fortune du pot, lui dit Halvay. — Saint-Georges, un raffiné, fait grimace, et se tournant vers Mme Halvay : — Vous resterez-il des œufs ! — O. H. — Et du fromage ! — Sans doute. — Fort bien ! Donnez-moi un réchaud, et je vais vous faire une omellette à la melle de pain. »

L'omellette à la melle de pain fit presque autant pour la renommée de Saint-Georges que ses pièces, bien que, dans le temps, elles aient alimenté jusqu'à quatre théâtres à la fois. Elle contre-balança presque le macaroni de Rossini.

Celui-ci, du reste, avait trouvé mieux que son chef-d'œuvre dont il tenait, paraît-il, la recette de Nicolò ; il décrit lui-même son invention dans une lettre récemment retrouvée dans une vente d'autographes : « Prenez, de l'huile de Provence, de la moutarde anglaise, du vinaigre de France, un peu de citron, du poivre et du sel ; battez et mêlez le tout jusqu'à ce que quelques truffes que vous aurez coupées en menus morceaux. Les truffes donnent à ce condiment une sorte de ambré fait pour plonger un gourmand dans l'extase. »

Le célèbre secrétaire d'Etat, dont j'ai fait la connaissance ces jours derniers m'a donné pour cette découverte sa bénédiction apostolique.

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus on y trouve de charmes... »

« La truffe est le Mozart des champignons. En effet, je ne connais à « Don Juan » d'autre terme de comparaison que la truffe. L'un et l'autre ont cela de commun que plus on en joute, et plus

